

## Nouria Benghabrit

Sociologue algérienne. Directrice du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC) de 1992 à 2014. Ex directrice et toujours membre du comité de rédaction de la revue *Insaniyat* créée par en 1997. Ministre de l'Éducation nationale de 2014 à 2019.

Février 2023

\*\*\*L'interview (version PDF) a été revue, modifiée et validée par Nouria Benghabrit.

**Nouria** - Merci pour l'opportunité que vous me donnez de revenir sur un passé et de pouvoir en discuter. Je me définis comme une enseignante chercheuse. J'ai commencé ma carrière à l'université en septembre 1973 et j'en suis sortie, bien sûr après un certain nombre de missions, en 2022. J'ai pris ma retraite, mais en ce moment, je suis plutôt une retraitée active, puisque je continue à m'intéresser à la recherche tout en étant membre du comité de rédaction de la revue *Insaniyat*.

**Habib** - *Insaniyat* qui sort à l'université d'Oran.

**Nouria** - Non, qui est la revue du Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle.

**Nouria** - Le CRASC. En fait ma carrière a été divisée, disons, globalement en deux dans l'enseignement supérieur : une dominante jusqu'en 1995, en tant qu'enseignante, et à partir de cette date, je suis devenue chercheuse permanente à temps plein dans ce centre de recherche. Voilà, j'ai passé la moitié du temps, d'abord en tant qu'enseignante, même si on faisait de la recherche, mais dans la deuxième étape, j'ai été chercheur. Puis j'ai été gestionnaire dans la recherche. J'ai contribué, avec d'autres collègues bien sûr, à la fondation de ce centre national de recherche que j'ai dirigé de 1992, date de sa création, jusqu'en 2014, date de ma nomination en tant que ministre de l'Éducation nationale.

**Habib** - On va revenir sur toutes ces étapes. Sur un plan plus personnel vous vous êtes présentée en tant que chercheur, enseignante, à un certain moment responsable politique au sein du gouvernement. On va revenir à tout ça. En tant que personne, vous êtes qui ? Nouria c'est qui ?

**Nouria** - Nouria c'est la fille de Zahia et Djilali Benghabrit. Le nom est connu par le biais de son oncle, qui a été le fondateur de la Mosquée de Paris, Si Kaddour Benghabrit. J'ai été élevée dans un milieu un peu conservateur mais ouvert également, j'étais promise, quand je suis arrivée en terminale, en fait à rester à la maison et à me marier comme tout le monde. Mais, disons, les négociations permanentes dans lesquelles nous, les femmes, nous

sommes et dans lesquelles que je me retrouve complètement, notamment avec le père, ça a été de pouvoir, continuer les études dans l'enseignement supérieur. Et c'est là où j'ai découvert un autre monde. Pour moi, l'université, ça a été une vraie découverte. J'y suis rentrée dans les années 70, et puis dès ce moment, en fait, j'ai été saisie, comme peut-être beaucoup de jeunes à l'époque, par l'activité d'une organisation estudiantine qui était l'UNEA, l'Union nationale des étudiants algériens. Et très vite, j'ai été embarquée par le mouvement, alors qu'avant... C'était voilà, le lycée, le collège, la maison, sans grand bouleversement, après une enfance et une jeunesse tout à fait ordinaire, dans ces platitudes, mais dans lesquelles j'étais, disons, heureuse. Mais la découverte, ça a été à l'université. C'est la découverte de la politique d'abord, puis de la revendication estudiantine et des luttes syndicales.

**Habib** - On va revenir à ça aussi. Je vais retourner au début. D'abord, une petite question, vous êtes née à Oujda ? C'est quoi cette histoire ?

**Nouria** - Ecoutez Oujda-Tlemcen, il n'y avait, en réalité, presque pas de frontières. Il y avait beaucoup de circulation et de mouvement entre les deux villes. Et ma mère elle-même est née là-bas, c'est pour vous dire que c'est une immigration ancienne. Et Oujda était pratiquement algérienne dans sa population. Il y avait une très forte communauté. Ils occupaient souvent des postes de responsabilité dans l'administration marocaine. Alors mon père était chef de service à la mairie.

**Habib** - Dans l'administration ?

**Nouria** - Dans l'administration marocaine, oui.

**Habib** - Juste, c'est une curiosité personnelle, chef du service des eaux, il était lui-même ingénieur dans l'eau, il avait des connaissances particulières ?

**Nouria** - Non, pas du tout. C'est la gestion administrative, lui, c'est le vrai fonctionnaire, il s'y connaît dans l'administration. C'est vraiment quelqu'un qui a fait une carrière dans l'administration, très jeune. Et puis nous sommes rentrés à l'indépendance, on est rentrés en 1963. Et puis, on a d'abord habité à Perrégaux, Mohammadia aujourd'hui, et ensuite nous sommes venus ici à Oran.

**Habib** - Mais vous étiez, à Oujda, vous étiez, toute la famille je veux dire, Algériens et Algériennes ?

**Nouria** - Oui, tout à fait.

**Habib** - Pas marocain ?

**Nouria** - Non, pas du tout, Algériens, qui participions par la logistique à la résistance, disons, c'était la base arrière, en fait, de tous nos soldats qui venaient à Oujda pour se reposer, s'entraîner et se faire soigner. Donc c'était un peu la base arrière. Et dans la maison, il y avait tout le temps des *Djounoud* de passage. Et ça, c'était totalement courant à Oujda, dans pratiquement toutes les familles. Alors on jouait un rôle, non seulement du point de vue matériel et organisationnel, mais également financier. Là aussi, comme tous les Algériens qui étaient installés là. Et il y avait évidemment une osmose, un soutien avec les amis marocains.

**Habib** - C'est quoi les conditions matérielles dans lesquelles vous avez grandi ?

**Nouria** - Comparativement à d'autres on peut dire que c'est une catégorie moyenne.

**Habib** - La petite gamine, Nouria, on l'a préparée à se marier, à fonder une famille pour reproduire le même système.

**Nouria** - Totalement, et puis comme toutes les familles l'école coranique était obligatoire pour les enfants, avant d'aller à l'école et qui l'a été pour moi aussi. J'ai fait l'école française à Oujda. Et avant d'y aller, mon père nous avait inscrit à l'école coranique, et on y allait avant d'aller au primaire, à 7h on était déjà en train d'apprendre le coran. Ça a aussi, c'était très courant, vraiment.

**Habib** - Il y avait des livres à la maison ?

**Nouria** - Il y avait surtout beaucoup d'instruments de musique. Mon père est un fan de la musique andalouse. Il dirigeait à Oujda un orchestre, et quand on est rentrés, en 68, il a participé au premier festival de musique andalouse à Alger. C'est quelqu'un dont la tradition l'ancrage dans notre culture était très forte. Et puis il lisait, la presse, c'était tout le temps, la lecture, c'était en fait à travers la presse. C'est quelqu'un qui se tenait informé constamment, qui était en lien avec les milieux intellectuels, les milieux des avocats.

**Habib** - Le premier livre que vous avez eu, vous vous rappelez à quel âge vous l'avez eu ?

**Nouria** - Alors je pense que c'est le collège. C'est le collège.

**Habib** - Pas avant.

**Nouria** - Non, avant c'est à l'école que nous lisions. On était plus dans l'occupation de l'espace rue. Avec les voisins, on jouait beaucoup. Mais aussi dans la famille il y avait constamment du monde, c'était une maison qui recevait énormément. En conséquence de quoi, il n'y a pas d'espace particulier, faut le dire, pour les enfants. Il n'y a pas d'espace réservé, et les enfants tous ensemble, on était une famille de six enfants. Mon père avait également pratiquement adopté deux de ses neveux, une nièce et un neveu. Il avait son père aussi, qui est mon grand-père, qui vivait avec nous. Donc c'était une maison où il y avait du monde. Alors pas de place pour les enfants. Mais en même temps d'un point de vue positif, la pression était moindre, disons, pour tout ce qui relevait du contrôle. Nous passions souvent notre temps à l'extérieur, en faisant beaucoup de vélo, loués pour la journée, surtout quand on n'allait pas à l'école...

**Habib** - Mais c'était normal qu'une gamine sorte jouer dehors sans contrôle immédiat ?

**Nouria** - Oui, parce qu'il y avait un milieu de confiance, et puis on fréquentait plus la famille, bien sûr, plus entre cousins, cousines, mais également d'autres enfants algériens, et d'autres communautés.

**Habib** - D'accord. Et la musique, vous en avez gardé quelque chose ?

**Nouria** - Ben oui, le sens de l'écoute, l'oreille musicale. J'ai peut-être un peu regretté de ne pas m'y être investie, après à la différence de ma sœur qui, elle, a fait du solfège et qui s'était lancée dans la musique. J'étais, disons, assez contestataire. Voilà.

**Habib** - Je ne peux pas imaginer qu'à cet âge-là, vous étiez déjà un peu féministe, un peu ? A posteriori je veux dire, est-ce que à ce moment-là, vous commenciez à vous révolter aussi contre ce système ?

**Nouria** - J'étais en permanence dans la révolte. Même très jeune.

**Habib** - Par rapport à cette question-là, votre position de future femme ?

**Nouria** - Oui. Et aussi par rapport au traitement inégal qui était pratiqué parfois à l'intérieur de la famille, entre les uns et les autres.

**Habib** - Comme quoi par exemple ?

**Nouria** - A partir du moment où vous rentrez complètement dans le moule éducatif, vous êtes valorisée. On vous fait asseoir à côté des invités parce que vous parlez au moment où il faut, vous vous taisez au moment où il faut. Et disons que ce n'était pas tout à fait mon cas. Je mettais souvent les pieds dans le plat, donc il y avait des craintes, très jeune. Non pas que je n'adhérais pas, mais ça faisait partie de ma personnalité. Et ils me prenaient aussi, entre guillemets, en tant que clown aussi, ils savaient que j'allais leur rentrer dedans, que je disais toujours des choses qu'il ne fallait pas dire. Donc, ce qui fait que j'étais souvent dans une sorte de centralité, mais pas normative. Y compris du point de vue scolaire, ceci étant dit. Je n'ai jamais été très brillante, toujours moyenne, jusqu'au lycée où je me suis rattrapée. Mais quand vous avez une famille nombreuse et que les préoccupations d'ordre domestique sont dominantes, encore une fois personne ne vous contrôle, vous allez à l'école, vous revenez... Et en fait, le déclic, ça a été quand je suis arrivée en sixième. Je devais redoubler ma sixième et mon père a refusé.

**Habib** - Vous aviez quel âge à peu près ?

**Nouria** - J'avais onze ans, donc mon père s'est déplacé. Il s'est déplacé au collège, enfin à l'école primaire, en disant : « Je veux qu'elle passe l'examen de sixième, je veux qu'elle le passe en candidate libre ». La directrice, qui en même temps était enseignante, a essayé de convaincre mon père que finalement, je ferais de meilleurs progrès si je redoublais ma classe. Mon père a refusé le redoublement, et il m'a inscrite en tant que candidate libre. Et je vais vous dire, cette confiance qui a été placée m'a tellement surprise que j'ai été dans une telle aisance lorsque j'ai passé mon examen, que j'ai eu immédiatement, et je suis passée au collège. J'en ai même gardé une certaine culpabilité par rapport à d'autres cousines qui, elles, étaient brillantes et qui n'avaient pas eu leur examen de sixième. Alors que moi je l'avais eu, j'avais l'impression d'avoir pris leur place. Mais c'est cette confiance qui, je pense a quand même aussi forgé ma personnalité. C'est à dire que ce n'est pas parce que vous n'êtes pas bon selon les normes que finalement vous n'êtes pas bon tout le temps. Mon père a encouragé les études à ce niveau-là. Et je crois qu'il a commencé à avoir des craintes, arrivées en terminale, on commençait à grandir, il s'est dit : « il vaut mieux les caser, on est plus rassurés ». En fait, la problématique de la négociation s'est très tôt installée dans la famille. Et ce que j'ai beaucoup admiré, c'est que mon père c'est quelqu'un qui peut reculer. Ça ne correspond pas à ses convictions, mais il peut reculer. L'exemple le plus frappant, ça a été quand je suis entrée à l'université, je ne connaissais pas d'autres personnes que ma famille et quelques amis, mais dont les parents connaissaient les parents, bien sûr. Il y a eu le volontariat, la révolution agraire, et puis il y a eu un mouvement de volontariat extraordinaire. Alors dans le premier volontariat qui était organisé, le principe était que les étudiants devaient aller dans une autre région. On ne fait pas de volontariat dans sa région. Je crois que j'ai bénéficié de la part des organisateurs, d'une double

exceptionnalité : un groupe uniquement constitué de filles, c'était la condition de mon père pour participer, puis il fallait qu'il puisse venir à n'importe quel moment nous rendre visite. J'étais la seule à être à Temouchent, à 70 kilomètres d'Oran et à avoir, je crois, l'unique groupe de filles. Parce que le principe du volontariat, c'était la mixité et la mobilité. Alors là, ça vous ouvre des perspectives, c'est extraordinaire. On a fait les campagnes.

**Habib** - C'était un moment important, la réforme agraire. Et vous étiez combien de frères et sœurs à la maison ?

**Nouria** - On était trois sœurs et trois frères.

**Habib** - Et vous êtes rentrés d'Oujda quand, en Algérie ? Au moment de l'indépendance ?

**Nouria** - Oui, à l'indépendance. On n'est pas rentrés en 1962 mais parce qu'il y avait une forte pression de l'administration pour que les Algériens restent. Mais il y en a d'autres qui ont été carrément mis à la porte. Et ça, mon père ne l'a pas supporté, bien qu'il y eût une forte attention pour qu'il puisse continuer à servir l'administration, on est rentrés tout de même. Il a vu des oncles à moi qui ont été expulsés comme on dit. Et là on a tout de suite fait nos bagages et nous sommes rentrés. Et il y a eu évidemment la question de la guerre de 1963. Ça, ça a eu une incidence décisive et ça a détérioré les rapports entre nos deux pays. Alors qu'on était franchement comme des poissons dans l'eau. Pas de différence, quand on partait à Tlemcen, quand on venait à Oujda, il y avait une proximité qui était extrêmement importante mais qui commençait à être dévoyée, justement, à partir de 1963.

**Habib** - Juste un point, dernier un point sur la famille mais qui m'est important. Je peux imaginer que la maman était à la maison comme ce qui se faisait généralement. C'était le cas ?

**Nouria** - C'était le cas, et très dévouée.

**Habib** - Et quand vous étiez dans ce rapport de négociation permanent avec votre papa, quelle a été sa position ? Elle était plutôt un soutien pour vous, elle hésitait ? Elle était dans quelle position ?

**Nouria** - Elle était en soutien, mais pas frontal !

**Nouria** - Elle jouait des normes, des valeurs. Elle savait aussi se taire quand il fallait. Alors franchement, c'est quelque chose... Bon, il y a un soutien affectif qui est fondamental. Je crois que c'est ce qui vous permet de construire votre personnalité, c'est cette dimension, bien sûr, une dimension affective, une dimension de confiance qui parfois nous piège. La relation de confiance, n'aide pas à sortir de la route qui nous est tracée. Mais c'est une mère qui est extrêmement discrète, très disponible, au service de tout le monde. Et au service bien sûr de sa famille, mais beaucoup, beaucoup au service de l'ensemble de la famille caractérisée par une générosité fondamentale. Il suffit que vous lui disiez : « Telle famille, ils n'ont rien » ... Quand on était étudiant il y a beaucoup de nos amis qui ont été mis en prison, notamment les étudiants de l'UNEA. Alors, on prenait de la maison les couffins pour leur amener, des habits pour leurs enfants parce qu'ils étaient dans des situations de précarité. Et elle est d'une extrême sensibilité par rapport à ça. Et franchement, c'est extrêmement confortable.

**Habib** - Et donc, pour elle, c'était un soutien souvent discret, mais elle savait, comme toutes les mamans savent faire en général, sans vouloir être déterministe, ce genre de jeu

d'équilibre dans la famille.

**Nouria** - Ça c'est fondamental.

**Habib** - Vous avez reproduit un peu ça ?

**Nouria** - Je crois. Oui, oui. Maintenant que mon père est décédé, j'ai ma mère qui est à la maison mais qui est très autonome, et c'est nous qui lui imposons le fait de venir chez nous. Et ma maison aujourd'hui ici, est devenu la maison familiale avec un grand F. Mes nièces, mes neveux, les vendredis on est souvent à plus de 20, sans problème et ça renforce des liens, parce que si on ne le fait pas, je veux dire à l'intérieur de la famille on finit par ne plus se connaître. Bon, c'est vrai qu'il y a des processus d'individuation, mais si, de manière volontaire on ne crée pas les liens... Il y a quand même un minimum de sacrifice, parce que celui qui reçoit il est tout le temps au charbon, mais les souvenirs qu'on en garde, c'est ça qui vous fait plaisir. Ils ont des photos, ils se remémorent comment ils jouaient dans le jardin. Même quand je n'étais pas ici, on habitait un petit appartement, ça ne changeait pas, *woussa fil qalb*, c'est ça qui est le vrai.

**Habib** - Pour emprunter la référence à quelqu'un, madame, à quel moment vous êtes devenue femme ?

**Nouria** - Qu'est-ce qu'être femme ?

**Habib** - Je peux vous renvoyer la question ?

**Nouria** - Alors je considère que si, au qualificatif de femme, on rajoute celui de la maturité, c'est quand même assez tardif. C'est tardif parce que quand vous êtes constamment au service des autres, ce qui est presque une négation de soi, on y trouve du plaisir, bien sûr, mais vous en payez en contrepartie, le prix fort. Je dirais, peut-être que pour être Femme avec un grand F il faut être aussi égoïste. Et je crois que le fait de se sentir Femme, c'est d'abord dans le cadre du mouvement associatif. Le mouvement associatif m'a beaucoup appris, les associations de femmes, montées, ici à Oran, et aussi le travail dans la recherche avec les collègues devenus des amies, dans des projets de recherche.

**Habib** - Vous parlez de collègues femmes.

**Nouria** - De collègues femmes oui. Et c'est là où nous avons été sollicitées à intervenir dans certains conflits. Ce que vous avez appris, par osmose à l'intérieur de la famille, vous le formalisez à travers les lectures, bien sûr, ça aide énormément. Je crois que ce sont les lectures qui nous font prendre la distance avec nous-mêmes et la distance avec notre posture. Sinon, on est tout le temps en situation de victimes. Alors, pour passer de victime au statut autonome d'une femme affranchie, ça passe forcément par les lectures.

**Habib** - C'était quoi comme association ? La première que vous avez fondée ?

**Nouria** - J'ai participé comme de nombreuses autres à sa fondation. C'est l'Association féminine pour l'épanouissement de la personne et l'exercice de citoyenneté, l'AFEPEC.

**Habib** - C'était quand à peu près, vous vous rappelez la date ?

**Nouria** - Oui, l'ouverture au multipartisme c'était en 1989, après la révolte de 1988 où l'Algérie a connu un dynamisme extraordinaire, tout le monde y a cru. Je crois qu'il y a eu

un nombre d'associations incalculable. Et puis, malheureusement, les choses se sont très vite assombries, avec le terrorisme. On y a appris aussi à dialoguer avec des personnes avec qui nous étions en désaccord. Et puis il y a eu des rencontres nationales auxquelles notre association a participé. Mais vraiment une association qui était extrêmement disparate en termes de parcours et d'itinéraire des uns et des autres.

**Habib** - Votre bac vous l'avez eu en quelle année ?

**Nouria** – 1970. Un bac philo.

**Habib** - Alors vous me donnez une question, vous êtes la sixième ou la septième personne avec qui on fait une interview en Algérie. Pratiquement tout le monde a passé un bac philo. C'est un hasard du choix que j'ai fait, ou il y a quelque chose qui explique qu'à l'époque, la philo était attirante ?

**Nouria** - Bon, d'abord, pour certains, c'était une orientation parce que pas bon en mathématiques. Et quand on n'est pas bon en mathématiques, on vous oriente vers les lettres. Mais quand même, à notre époque, dans les années 1970, même quand vous aviez un bac philo et que vous aviez envie de faire médecine à l'université, il y avait ce qu'on appelle un concours d'entrée ou un examen que les titulaires du bac philo pouvaient passer. On a choisi en toute confiance, parce qu'on savait que toutes les portes étaient ouvertes à l'université, et même mieux, pour nous qui nous sommes inscrits volontairement en sociologie, on considérait que ce qui était dans la fac d'en face, les médecins, ce n'étaient pas forcément les meilleurs. C'étaient ceux qui avaient une excellente mémoire, certes. Quand on est rentré en première année de fac, c'était la propédeutique et il y avait le choix entre la psychologie, la philosophie, et la sociologie en première année. Moi j'avais pris psycho, les premiers mois, puis socio !

**Habib** - 70, vous entrez à l'université, vous commencez votre cursus en sociologie.

**Nouria** - Alors je ne commence pas tout de suite en sociologie. J'ai commencé en psychologie. Et puis est arrivé la période où il y a eu beaucoup de bouleversements. La réforme de l'enseignement supérieur est intervenue en 1971 avec beaucoup de principes, dont celui de l'Algérienisation qui a induit des recrutements importants. Et nous, on avait un prof qui s'est retrouvé dans l'obligation d'avoir plein d'étudiants et dans plusieurs spécialités, c'est en l'occurrence *Djeghloul*, et qui était un excellent pédagogue. Mais en psycho, il nous a totalement malmenés. Les premiers cours auxquels on a assisté, on s'est dit ce n'est pas possible que l'université soit comme ça, et on a fui la psycho. On était moi et deux amies, et on est partis en philo. On ouvre la porte, on voit Djeghloul et puis on referme. Il ressort en courant. C'était un autre personnage. Lui, en fait, avait une formation de philosophe. Il était brillant en tant que didacticien. Vraiment, il ne nous avait pas simplement fait aimer la philo, mais vous savez, les cours d'Ibn Khaldoun sont encore gravés dans ma tête. Et je vois encore le tableau, la craie, comment il a réussi, à nous le faire apprécier, et comprendre. Et après ça, à l'époque c'était le système des certificats, et j'ai eu des certificats en démographie, en sociologie, en psychologie sociale, et en économie politique et sociale.

**Habib** - Et ce côté contestataire des débuts, ça s'est développé, ça a pris un contenu politique un certain moment ? À partir de quand vous vous êtes sentie politisée ?

**Nouria** - A l'université. Cela a été une véritable école de formation, l'université mais aussi l'organisation qui était à l'époque l'UNEA. Et pourtant, je ne les ai fréquentés que très peu puisque l'union des étudiants a été interdite en janvier, en janvier 1971.

**Nouria** - Elle avait contesté le coup d'État de 1965. Elle avait une emprise à l'université qui était extraordinaire. Parce que c'est en assistant à leurs réunions qu'on avait droit à savoir, les analyses politiques, ce qui se passait au Chili, Vietnam, Palestine... Franchement, le rapport au monde était médiatisé par les militants de l'UNEA, qui organisaient des réunions. À l'époque on avait pris plein de positions, notamment sur le Chili, que j'ai en souvenir parce que ça nous avait marqué. Et ensuite il y eu l'organisation des volontariats, mais juste avant, des élections qui m'ont permis d'être déléguée de fac. Et puis vous apprenez à être avec d'autres, avec le conflit et sa gestion.

**Habib** - Comment se passaient, j'allais dire les négociations, les relations dans le sens politique ? Je ne parle pas des choses personnelles, les relations politiques entre les militantes et les militants ? Il y avait une dimension femme aussi dans votre propre combat ?

**Nouria** - Comme nous étions très peu nombreuses, on était très cocoonées. On était très protégées. On était même surprotégées par nos camarades.

**Habib** - Par les camarades hommes ?

**Nouria** - Hommes oui, très protégées. Et c'est pour ça d'ailleurs qu'au sein de la famille il n'y a pas eu trop d'opposition, il y avait une éthique et une morale. Et pour nous qui venions d'un milieu malgré tout relativement conservateur, ça a été une découverte.

**Habib** - Et cette protection, pardon, était plutôt de nature paternaliste ? Ou est-ce que c'était vraiment une camaraderie, politique et politisée, où les relations étaient assez horizontales finalement ?

**Nouria** - C'était une camaraderie politique.

**Habib** - Le fait que, au-delà des histoires privées, vous soyez femme ou garçon, c'était à peu près la même chose ?

**Nouria** - Alors, les garçons avaient des longueurs d'avance, bien sûr, parce qu'ils pouvaient sortir et que toutes les responsabilités c'était eux qui les tenaient. Nous on était vraiment en posture de découverte. Je pense que la problématique de l'égalité nous est venue après. Mais là, on était en apprentissage, en immersion.

**Habib** - D'accord. Quand vous dites c'est venu après, c'était à partir de quand ?

**Nouria** - Ça a commencé quand on a terminé l'université, avec la carrière professionnelle, enseignante, et qu'on voyait les parcours plus longs pour nous les femmes. Parce qu'on était obligées de nous arranger, entre la maison, les enfants et l'extérieur. Et quand vous discutez, on vous dit que si tu n'arrives pas à soutenir ta thèse, il vaut mieux quitter. Parce qu'on ne passe de grade en grade qu'en soutenant des diplômes ; le diplôme d'études approfondies, ensuite le troisième cycle, ensuite la thèse d'Etat, vraiment, pour les femmes c'est le parcours du combattant.

Parce qu'à notre époque il n'y avait pas toutes les commodités d'aujourd'hui. Ma fille a encore, dans son odorat les odeurs, des bassines en fer, où on faisait bouillir de l'eau avec du savon de Marseille râpé, les *tarfs* (couches pour bébé en tissus). Et on faisait ça tous les soirs. Le yaourt on le fabriquait nous-mêmes. On n'avait pas d'eau H 24, donc on surveillait l'eau, et quand elle arrivait à 3h du matin on remplissait les baignoires. La vie domestique était extrêmement pénible. C'est le fait d'être en lien avec d'autres femmes qui subissaient,

ou qui vivaient en tout cas la même situation, qui a fait un peu notre force.

On a trouvé dans ces liens ce qui pouvait nous épanouir. On habitait un immeuble dans lequel beaucoup d'universitaires habitaient, et appartenait à une même tranche d'âge, avec des enfants, et on s'organisait pour les garder à tour de rôle. Dans la journée, il y en a une qui sortait, l'autre qui les reprenait. Les weekends on remplissait nos voitures, avec les enfants pour les amener au cinéma. Nous organisions des rencontres débats entre nous pour dire les choses qui n'allaient pas. Par exemple quand on est en colère envers ses enfants, quelle attitude avoir ? On était énormément dans le partage d'expériences de vie. Cela nous a aidé à nous former dans la prise de parole. Parce que là où vous êtes, vous êtes toujours en admiration, "il" en sait toujours plus que vous, vous êtes toujours en position d'apprentissage, toujours en position d'élève. Mais alors là, quand on est dans un entre-soi, il y a une plus grande égalité, il n'y a pas celui qui sait mieux que l'autre.

Les femmes nous avons toutes la même expérience, et chacune avait une démarche, disons, originale dans sa façon d'être, non seulement à soi, à ses enfants et aussi à son époux. Et toutes étaient très à l'écoute. Et ça, ça a pu être, peut-être, les premiers éléments de construction d'un réseau, sur cette base-là.

**Habib** - Et dans cette vie au quotidien que vous décrivez, les hommes n'étaient pas là ? Je ne parle pas au niveau personnel. Dans ce milieu-là, les hommes étaient impliqués ? Ou dehors, au café, devant la télé ?

**Nouria** - Ils étaient soit chez eux soit dehors. On privilégiait beaucoup les rencontres entre femmes. D'abord parce que c'était toléré, c'est ce qui posait le moins de problème. Et puis, je donne un exemple dans l'immeuble où on habitait, qui était la Cité radieuse, les Ramadan on descendait nos tables et on prenait le café, les hommes d'un côté en train de jouer aux cartes, et nous on discutait, et nos enfants jouaient à côté de nous. On essayait de trouver les meilleures formes d'adaptation avec le système de valeurs dominant, mais en même temps de se trouver une place. Il y avait toujours quelque chose à faire pour ne pas, comme certaines le faisaient tout le temps, se victimiser ou se plaindre, nous n'étions pas du tout dans la plainte. Pas du tout. Nous étions toujours dans la prise en charge des problèmes. Quand, par exemple, les légumes étaient trop chers, nous allions aux halles, nous nous mettions à trois ou quatre femmes, pour acheter des cageots patates, au retour à la maison, on se les répartissait. Toutes les femmes que je fréquentais étaient des femmes très actives, très indépendantes, sur le plan des activités qu'elles devaient mener, même si globalement, toutes étaient plus ou moins dans la reproduction d'un modèle, ça va de soi.

**Habib** - J'ai lu un papier qui disait qu'on vous appelait souvent la Dame de fer. Je n'aime pas la comparaison parce que ça me rappelle quelqu'un, mais dans le contenu, dans ce qu'il y a derrière cette formule, cette dame de fer est née à ce moment-là ?

**Nouria** - Oui, elle s'est forgée. Et puis dans la Dame de fer, je crois que c'était pour ne pas utiliser un terme qui sied mieux, qui est le courage. C'est la lâcheté qui vous fait mettre en œuvre des choses que vous n'avez pas envie de faire. Ça ne me correspond pas. Être, toujours dans une éthique de la négociation tout en défendant des idées. Et avoir surtout, je vais utiliser le terme, du courage parce que j'estime que c'est ce dont beaucoup de gens manquent. Pas simplement d'avoir une vision. Il y en a qui en ont de vraiment superbes, ils ont tout mais ils n'ont pas ce petit souffle, pour aller au-delà de ce qui peut être considéré comme un entendu : ou vous vous allez dans le sens du poil, pour faire plaisir. Même quand, tout le monde n'est pas d'accord, ça ne me dérange pas de défendre une idée, mais quand je la défends c'est parce que, je considère que plaidoyer est un élément essentiel dans la négociation et que le mépris, c'est justement de ne pas faire cet effort-là celui, de rendre compréhensible votre démarche. Et je crois que c'est parce que j'étais beaucoup dans cette

démarche, que certains ont considéré que j'étais une Dame de fer.

**Habib** - Le volontariat, c'était dans le cadre de la réforme agraire, de la révolution agraire. Qu'est-ce que ça vous a apporté ? Vous étiez en contact avec la campagne, avec des gens de la campagne ? Oui, c'était probablement la première fois, non ?

**Nouria** - La campagne de volontariat visait à expliquer le bienfondé de la révolution agraire. Excusez du peu. Et on est parti avec une démarche, je ne dis pas que je le regrette, mais c'était amener le savoir aux paysans, on ne pouvait pas être plus aveugle que ça. Et c'était leur ouverture, qui était remarquable. On venait vraiment d'une autre planète, il faut le dire, surtout nous, les femmes à l'époque, c'était une autre planète. Alors quand vous venez avec des petits t-shirts, des jeans, ils sont dans l'expectative à un moment donné, ils vous écoutent avec bienveillance. La bienveillance, elle est magnifique. Et le fait qu'ils nous ont accueillis comme leurs enfants, voilà, ce sont les enfants algériens qui viennent. Ils ne prenaient pas tellement acte de ce qu'on racontait sur les coopératives... On expliquait pourquoi c'était mieux d'être ensemble que d'avoir des petites parcelles, on venait semer la bonne parole. Et c'est avec le temps maintenant qu'on se dit...

**Habib** - Politiquement, c'était une bêtise ?

**Nouria** - Une bêtise non je ne pense pas. Ce qui était une bêtise c'était la démarche qui était la nôtre, ce n'était pas de les écouter.

**Habib** - Non, une bêtise dans le sens d'envoyer des jeunes citadins et citadines aller apporter la bonne parole à la campagne comme si c'étaient des sauvages.

**Nouria** - Non, à des gens qui n'avaient pas « lus ou compris » les textes de loi.

**Habib** - L'idée derrière, c'était qu'il fallait rééduquer le paysan, c'est ça ?

**Nouria** - L'aider à comprendre où était son intérêt quoi. Voilà, c'est ça le présupposé de départ. Alors bon, même si eux, je pense qu'ils nous ont écouté avec beaucoup d'indulgence, sans oublier évidemment que, nos campagnes d'information nous les faisons en arabe. La maîtrise de notre arabe était plutôt mitigée, De fait, ça nous a appris plus à nous qu'à eux, il faut le dire, c'est nous qui avons tiré bénéfice de cette expérience en tant que jeunes.

**Habib** - Qu'est-ce que ça vous a apporté ?

**Nouria** - D'abord de l'humilité. Humilité par rapport au savoir universitaire. Le second point, l'apprentissage de ce qu'est la camaraderie, on s'est retrouvé sur un projet et ce projet est politique. Nous avons appris à faire des fiches dans la présentation des débats du lendemain.

Dans les meetings, les réunions, nous étions dans la prise de paroles. Et ça, ça s'apprend. Quand je suis revenue du volontariat, mes proches étaient admiratifs sur l'amélioration de mon arabe. Il s'était énormément amélioré parce que les débats n'étaient qu'en arabe. Ça a été une école de formation pour nous. Moi, je pense qu'elle a été une école de formation politique, que les jeunes aujourd'hui n'ont malheureusement pas eu. Pour créer une communauté estudiantine il vous faut des opportunités et je pense que, à l'époque le président de la République, Boumediene, je pense qu'il avait très bien compris l'intérêt qu'il y avait à s'allier avec l'université qui était, jusqu'aux années 1972-73, une université contestataire, d'un ordre, et à tous les points de vue. Mais pratiquement tous, nous étions dans l'anti-impérialisme, dans la révolution. Je veux dire c'est le climat dans lequel nous

avons baigné. Et la justice sociale... Vraiment, ça avait du sens pour nous. Et je peux même vous dire pour ceux qui étaient un peu oui, un peu d'origine, petite bourgeoise, on faisait tout pour ressembler à tout le monde. Donc on était tous avec des jeans, à s'acheter des petites bottes qui coûtait 10 dinars à l'époque et qui pouaient le soir quand on les enlevait. Mais je pense que du point de vue social, ce qu'aujourd'hui les étudiants n'ont plus. L'université aujourd'hui c'est un lieu de passage de transit, tandis que là, nous, on montait à 8h, on descendait à 20h le soir et pourtant nous n'avions que 2h ou 3h de cours dans la journée.

**Habib** - Mais c'était votre lieu de vie.

**Nouria** - D'échanges, de partage et d'existence. On a vécu en tant que jeunes. Nous n'étions pas dans la morosité, quoi. Et puis bon sans oublier que, à l'université, organisait des bals aussi. Il y avait des activités culturelles, il y avait une vie estudiantine extrêmement riche et qui a permis à beaucoup d'entre nous, à moi aussi, d'être socialisés, d'avoir une socialisation secondaire, et pas uniquement celle de la famille, celle de l'école. Mais là, nous sommes rentrés de plain-pied dans le monde adulte dès notre rentrée à l'université.

**Habib** - Pendant cette période volontariat, évidemment, en tant que femme, j'imagine, je pense que je dirais ça comme ça. Vous avez eu un privilège particulier par rapport aux garçons, c'est l'accès aux femmes. Dans les villages, dans les maisons, vous entrez dans leurs espaces, ce qu'on appelle l'espace des femmes. Est-ce que cette partie-là est restée ?

**Nouria** - Ecoutez ça vous forge aussi, toute votre démarche contre les inégalités. Et le fait d'avoir, comment dirai-je, d'avoir été dans le bain du volontariat, des régions que peut-être jamais je n'y serais allée si ce n'était pas organisé par le mouvement estudiantin. Mais, disons, il n'y avait pas eu de conscience directe à ce moment-là de la question du genre, on n'en était absolument pas conscientes à l'époque. C'est arrivé très vite après. Mais à l'époque, nous étions dans une telle posture de découverte. Moi vraiment, j'insiste sur ce terme, une posture de découverte et de découverte de la vie. En somme, le milieu de l'école c'est un milieu qui est protégé, il n'est pas très loin de chez vous. Vous avez juste le trajet à faire. Mais l'université, ça a été, oui pour nous, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Voilà ce que l'université a représenté avec ses valeurs, avec ses militants, avec leurs engagements, ça constituait pour nous un vrai modèle. Notre objectif, c'était comment leur ressembler ? Comment devenir comme eux, donc lire au maximum, vous savez, on faisait des notes de lecture, des synthèses. C'est une école de formation. Parce que le principe, c'était, inscrit dans la politique de gauche évidemment de l'époque. Il y avait un parti qui était très, très présent à l'Université, c'est le parti de l'avant-garde socialiste, qui était très proche de tout ce qui relevait de la situation des étudiants, de la cause estudiantine, de la cause anti-impérialiste... Tous ces éléments-là dans lequel vous baignez, ça vous laisse forcément des traces.

**Habib** - Vous vous êtes engagée dans un parti, dans une formation politique quelconque, à ce moment-là, au moment où vous étiez à l'université, étudiante, ou un peu après ? Vous étiez militante dans un parti quelconque ?

**Nouria** - Parti non, mais dans les organisations oui.

**Habib** - Comme quoi ?

**Nouria** - L'UNEA. Puis après l'UNEA, sortie de l'université, on avait en face de soi qu'une seule organisation féminine, c'était l'Union nationale des femmes algériennes. Bon alors je

m'y suis encartée. Et ensuite, quand nous avons pu monter collectivement nos propres associations de femmes, on l'a fait, avec l'AFEPEC. Et puis, ensuite j'étais plutôt dans une démarche institutionnelle, au regard des responsabilités que j'ai eu à assumer, j'étais plutôt dans la construction des institutions. Voilà, je m'y suis complètement investie parce que monter une administration, c'est facile, monter une institution, c'est d'une complexité extraordinaire.

**Habib** - J'ai une information, je ne sais pas si elle est bonne ou pas. Vous avez été membre, impliquée du moins, dans ce qu'on appelle le PAGS, c'est ça ? Vous étiez en tant que quoi ?

**Nouria** - Bon, c'était un parti clandestin.

**Habib** - Vous pouvez me dire le nom exact ?

**Nouria** - Le parti de l'avant garde socialiste. C'est un ancien parti clandestin, mais qui avait, une aura. Je veux dire la question, n'était pas tellement le nombre et d'être dedans ou pas dedans, mais des principes et de la démarche qui était développée par ce parti, les sympathisants étaient nettement plus nombreux parce qu'il y avait sur le plan idéologique, la lutte pour la justice sociale. C'était le crédo, et la justice sociale était portée par un certain nombre, disons, d'organisations. Et c'est pour ça que j'étais dans une organisation estudiantine. Mais je pense qu'à l'époque, ce qui était fondamental, même pour eux, ce n'était pas tellement le recrutement, mais c'est surtout l'influence des idées, plus que l'encartement. Et leur influence était extrêmement forte dans le monde universitaire.

**Nouria** - Evidemment, dans le milieu enseignant aussi, puisqu'il y avait des syndicats, des syndicats enseignants qui étaient dans les mêmes principes. Voilà. Mais en tout cas, au niveau des étudiants, la période avant 1970, j'ai connu très peu.

**Habib** - Donc le PAGS, c'était de quand à quand, enfin à partir de quel moment vous avez rejoint, dans l'idée, ne serait-ce que ça, le PAGS ?

**Nouria** - Non, ce n'est pas rejoindre le PAGS. Mais ce qui est important à noter, moi, je n'ai jamais fait de politique avant d'entrer à l'université. Il y en a qui ont commencé très jeune. Moi, je n'en ai pas fait. J'étais encore une fois, comme beaucoup de lycéens et d'élèves, entre l'école et la maison, il n'y avait pas d'autre perspective. C'est en fait avec l'organisation estudiantine que, véritablement, je peux considérer que ma formation, politique, avec l'UNEA.

**Habib** - Alors. On va aller un peu, on va avancer un peu. Vous avez soutenu une thèse de doctorat ?

**Nouria** - Oui, j'ai soutenu une thèse de doctorat de troisième cycle. En 1982 à Paris V Sorbonne.

**Habib** - Qui a porté sur quoi ?

**Nouria** - Qui a porté sur la problématique de l'enseignement technique et du développement. Les questions d'éducation m'ont très tôt intéressée. J'ai passé le diplôme d'études approfondies avant le doctorat troisième cycle en 1977, et le sujet portait sur l'orientation scolaire. Mon interrogation visait à comprendre sont les mécanismes en jeu dans le processus de sélection scolaire ? Comment se fait-il que certains se retrouvent dans des sections dites « nobles » et d'autres faisant partie de la même catégorie, se retrouvent dans

la section technique, professionnelle ? Et ça, ça m'avait amenée à faire beaucoup de terrain, et j'ai fait par exemple, pour ma thèse la carte sociale des établissements scolaires d'Oran. J'étais de 8h du matin à 6h du soir, en train de dépouiller des fiches parce que, à l'époque, la profession des parents y était reportée. Ça ne se fait plus, la protection des parents nécessaire en était la raison principale avancée. Et ça, ça vous fait quatre-cinq tableaux et vous prend une année de travail, parce que c'est très laborieux. Vous négociez aussi avec les chefs d'établissement pour qu'ils vous laissent un petit coin au secrétariat et vous dépouillez des fiches. Et là, ce sont mes premiers centres d'intérêt. J'étais enseignante à l'université, et quand j'ai soutenu ma thèse, c'était donc en 1982, donc très vite après, je suis rentrée dans une unité de recherche en 1985. Et là, j'ai dirigé un laboratoire sur les systèmes de formation. Laboratoire de recherche au niveau de cette unité de recherche, dont assez rapidement après... le directeur est parti puis j'ai pris la relève, j'ai été proposée avec d'autres par les collègues présents dans cette unité de recherche pour la diriger. J'ai accepté la direction de l'URASC en 1989. Et notre objectif avec d'autres collègues bien sûr, c'était comme, une unité de recherche n'a pas beaucoup de moyens financiers, même si c'était une unité de recherche pluridisciplinaire qui recrutait sur le territoire national des chercheurs associés, il n'y a pas de permanents. Et c'est à l'issue de trois années, trois années de 1989 jusqu'en 92, on a réussi finalement à sortir de cette étape avec un décret de création du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle. Ça, c'est en 1992.

**Nouria** - Qui est le CRASC aujourd'hui. Et que j'ai dirigé jusqu'en 2014.

**Habib** - Dès le début, vous prenez la direction.

**Nouria** - Oui, pourtant, j'avais déposé ma démission. J'avais dit que ma mission a été accomplie, auprès de mes collègues du conseil scientifique. Et puis alors, du coup, mais vraiment, c'est à l'unanimité : « non tu as tellement bien fait pour transformer l'unité en centre, c'est à toi que revient la tâche du montage administratif, organisationnel et réglementaire ».

**Habib** - C'était un bon moment, malgré les difficultés j'imagine ?

**Nouria** - Je ne sais pas, moi quand je prends une responsabilité, j'ai toujours l'impression aussi d'être victime de quelque chose. Voilà. Quand je l'ai pris en 1989, je sentais, comment dirais-je, comme une pesanteur.

**Habib** - Oui.

**Nouria** - Comme quelque chose, dont je ne pouvais pas me départir. Et à partir du moment où on vous désigne, je veux dire par mes collègues, j'avais comme l'impression de n'avoir plus le choix. Voilà. Donc j'ai foncé. Je dis, si on me propose, c'est qu'on doit avoir confiance, c'est que je dois avoir des compétences également pour le faire, et cette confiance me piège également. Parce que ça me fait accepter. Alors que très honnêtement, j'adore le travail de terrain, les enquêtes. En conséquence de quoi je passe mon temps à voler de mon temps personnel, pour faire autre chose, pour faire ce que j'aime.

**Habib** - Vos enquêtes, jusqu'à quel moment vous avez fait vous-même vos propres enquêtes ? Est-ce qu'il y a un moment où vous vous êtes dit, ce n'est pas possible de continuer comme ça, je vais procéder autrement ?

**Nouria** - Oui, j'ai procédé autrement dans les enquêtes, c'est vrai. Dans les enquêtes

nationales, nous faisons du terrain, dans plusieurs *wilayas*. Quand j'étais directrice du centre, j'ai eu plus de mal à le faire. Mais je me suis beaucoup investie dans les focus groups. Si je ne peux pas aller au terrain, le terrain viendra à moi. Donc j'ai beaucoup travaillé auprès des jeunes, auprès des femmes, auprès évidemment la catégorie des enseignants et on travaillait beaucoup, disons, dans ces workshops dans lesquels vous écoutez beaucoup, vous avez quelques questions et vous apprenez énormément.

Alors même que certains terrains vous donnent l'impression d'être familiers, en réalité non. Ce qui est extraordinaire dans la recherche, c'est que vous êtes en apprentissage permanent. Alors cette disponibilité que j'ai réussie à apprendre des autres et quand on dit à apprendre, sur toutes les enquêtes, par exemple que j'ai menées auprès des jeunes, il y a des phrases qui me restent en tête. Celle que j'avais faite auprès des jeunes lycéens et lycéennes, la phrase qui m'est restée en tête, c'est celle d'une lycéenne, à qui je demandais ce que représente pour vous l'école ? La réponse est *tu détestes ta vie quand tu n'étudies pas* « *Takrah hyatek ki ma takrach* ». C'est tellement fort.

Alors ça, ça vous aide à construire véritablement après toutes vos hypothèses. Et puis il y avait un autre jeune, qui avait bénéficié de l'emploi jeune, dans le cadre d'un financement par le biais de l'ANSEJ, qui est l'Agence nationale d'emploi et de soutien du travail des jeunes, et avec qui un débat a été engagé. J'en ai sélectionné quelques-uns, et puis pour savoir un peu... L'Etat est à votre disposition, vous donne accès assez facilement au crédit, il y a vraiment des formules de financement intéressantes. Pour moi, je ne comprenais pas comment certains pouvaient être en opposition par rapport à cette formule. Et puis, quand vous prenez la peine de les écouter et pas simplement de prendre des postures tout de suite rapides, il y en a un qui a dit qu'il est vrai qu'avant on était chômeur, c'est-à-dire en fait, on n'a pas de travail au sens où eux entendaient la notion de travail, c'est-à-dire quelque chose de permanent, de constant. Et qu'on était "chômeur". Maintenant, qu'est-ce qu'on est devenu ? Eh bien, on est devenu des "chômeurs endettés". Alors quand vous entendez ça, c'est après que vous comprenez que certes, l'Etat a mis à disposition des sources de financement importantes. Mais la deuxième étape, qui était celle, par exemple, de les accompagner pour l'obtention des marchés est non prise en compte. Pour l'exemple, j'avais beaucoup travaillé avec des jeunes qui s'étaient investis dans le nettoyage des rues, l'hygiène, qui avaient acquis des camions, des bennes, investi l'argent qui avait été prêté par l'Etat, ils avaient recruté aussi des travailleurs. Mais au moment d'avoir des contrats, parce que ceux qui s'intéressent alors à cette problématique, ce sont les pouvoirs publics, c'est notamment la commune, ils n'arrivent pas à décrocher des marchés. Parce que là-dedans, il y a tellement d'histoires de réseaux que quand vous les entendez... Après, je ne dis pas que vous considérez comme étant normal, mais il y a eu beaucoup de dévoiement, du matériel qui a été revendu, alors que l'expérience en elle-même est intéressante. Mais parce que le deuxième temps n'avait pas été pensé, probablement, les jeunes continuaient encore à se plaindre. Bon pas tous bien sûr, il y en a qui réussissent, mais pour ceux qui sont dans l'obligation de travailler, tout dépend du secteur qu'ils investissent, alors ceux-là ils disent, bon, maintenant je suis un chômeur endetté, j'ai ce qu'il faut, je dois rembourser dans cinq ans. Je n'ai pas encore de revenus. Que dois-je faire ? Une autre expérience avec des jeunes demandeurs d'emploi, l'État donnait la possibilité de se constituer en coopérative. Mais l'objectif de la coopérative, était la mise en coopération des jeunes, leur permettre d'avoir une première expérience de travail. Or, toutes les enquêtes que nous avons menées, ceux qui avaient réussi, ce sont ceux qui avaient déjà une expérience de travail. En fait, les coopératives leur ont servi de moyen de promotion. Mais l'État considérait, que c'était une expérience qui a échoué, alors qu'en fait effectivement, le fait de ne pas tenir compte de qu'est-ce que les acteurs sociaux font de ce que l'État leur propose, peut aboutir à des décisions, qui sont, comment dirais-je, qui sont en porte-à-faux par rapport à, disons à la réussite de certains. Et quand vous voyez aussi les intitulés qu'ils donnent à leurs

coopératives, et dans les années 1994-95, on est en pleine guerre des extrémistes islamistes contre la société, période de terrorisme où tout le monde est ciblé. Les dispositifs d'emploi, proposés par exemple, les coopératives ont permis de donner de l'espoir, et les intitulés, les dénominations de ces coopératives décidées par les jeunes révèlent tout l'espoir qui leur a été ouvert grâce à ça. Je pense que ici, la recherche en sciences sociales, peut faire de vous à un moment donné, les porte-paroles des personnes interviewées, parce qu'en usant d'absence de préjugés de départ, et en essayant de voir un peu, à partir évidemment, d'hypothèses pas souvent construites au départ, mais d'être dans une démarche, oui, de type anthropologique et ethnographique à la fois, vous êtes en fait, comment dirais-je, non seulement à mieux apprécier le réel, qui est d'une richesse que finalement, quand vous êtes dans votre bureau, vous ne pouvez pas soupçonner. Et lorsque le travail de chercheur et puis de bâtisseur d'une institution a été fait dans un environnement délétère, dans un environnement où, pour beaucoup de personnes, dans ce contexte, partir était peut-être la seule issue qu'ils avaient entrevue.

**Habib** - Alors justement, on va revenir au CRASC, on ne va pas oublier. Mais cette parenthèse des années 90, je ne vais pas vous laisser passer comme ça facilement. Pourquoi vous n'êtes pas partie ? Pourquoi vous vous êtes acharnée, au moment où ce qui pouvait être le plus dangereux pour vous ? De mon point de vue. Mais je peux me tromper aussi. Ce n'était peut-être pas si dangereux que ça.

**Nouria** - Non, c'était dangereux. Et puis plein de lettres de menaces ont été reçues. Mais ce que je peux vous dire, c'est que partir ça n'a jamais fait partie de nos projets.

**Nouria** - De nos options à nous, de la famille. Mais pas du tout, alors que tout le monde nous prêtait l'idée en nous disant, et de toute façon, vous, si vous avez envie de partir, c'est très simple, vous connaissez plein de monde, vous vous installerez très vite.

**Habib** - Ce n'était pas faux ?

**Nouria** - Non, ce n'était pas faux. On connaît du monde, mais à aucun moment l'idée de partir ne nous a traversé l'esprit.

**Habib** - Et qu'est-ce qu'il y avait derrière ?

**Nouria** - Derrière, il y avait le fait que, chaque génération a des comptes à rendre. Si j'ose dire. Et la nôtre, c'était celle de contribuer à construire les institutions de la République.

**Habib** - Malgré les risques ?

**Nouria** - Malgré les risques. Avec les risques. Donc on a fait avec les risques.

**Habib** - Donc vous assumez la responsabilité d'être personnellement, vous-même ou votre compagnon, vos enfants soient physiquement agressés, voire éliminés.

**Nouria** - Comment dire... Vous savez, après, vous représentez quelque chose dans le microcosme dans lequel vous évoluez. Alors si vous partez, c'est aussi cette petite confiance qui relie les uns aux autres, qui risque de partir. Donc là aussi, on se sent des responsabilités dans ce microcosme. Parce que bon, on a toujours défendu, je vais dire les politiques publiques, en tout cas, de justice, d'équité, d'éducation pour l'ensemble des enfants, d'ouverture de l'université. Bon, là, ça signifie qu'à un moment donné, vous êtes redevable, la société vous a fait confiance et vous a permis d'arriver là où vous êtes. Et lâcher, c'est

une trahison. Voilà, j'ai utilisé le mot, si on était parti, on l'aurait vécu nous personnellement, comme une trahison.

**Habib** - C'est impressionnant. Alors je reviens à cette parenthèse et j'ai la réponse. Je reviens toujours au CRASC. C'est un centre de recherche le CRASC. Vous l'avez dirigé pendant, huit et quatorze, presque 22 ans, c'est ça ? Est-ce que le CRASC a rempli sa mission ? Est-ce que vous êtes contente du bilan ? Par rapport à ce que vous vouliez au départ ? Créer un centre de recherche, vous aviez des rêves, vous vouliez faire des choses ? Est-ce que vous avez atteint ses objectifs de départ ?

**Nouria** - Je crois que oui. En toute modestie, je crois que oui.

**Habib** - Je parle du CRASC.

**Nouria** - Oui, le CRASC, très honnêtement. Je crois que l'investissement a été payant. Aujourd'hui, on a des chercheurs permanents et associés. Nous étions au départ vous savez, dans un petit appartement de 160 mètres carrés. Ensuite, on a acheté un immeuble, en 1994, occupé en 1996 un immeuble qui était en construction. Dans les années 1990, du monde partait et puis nous, nous nous sommes investis dans la recherche, ça a redonné de l'espoir comme vous ne pouvez pas vous imaginer. Le fait qu'il y ai du répondant et je dis sur le territoire national, des chercheurs qui étaient isolés dans des universités. Et quand on a pu reconstruire le réseau, on a pu, en fait, faire face à l'ennemi, il faut le dire, à l'ennemi de l'intelligence, parce que c'est ça qui était pisté. Tout ce qui était réflexion, tout ce qui était intellectuel, tout ce qui était ouverture, tout ce qui était en lien aussi avec la société. Il fallait pour eux prouver que les choses étaient impossibles. Donc il est vrai qu'entre deux enterrements, (un enterrement c'est toujours très pénible) le travail continuait. Par exemple, j'étais dans mon bureau quand on nous a annoncé que l'ex-ministre de l'Enseignement Supérieur (1991-1992) avait été assassiné, c'était Djilali Lyabès. Et puis il faut vous reprendre et puis dire que voilà quelqu'un a payé de sa vie le fait d'être resté.

**Habib** - Vous avez enterré beaucoup autour de vous ?

**Nouria** - Oui. Des proches, des collègues, des amis. Nous en avons un, un ami, qui nous avait déposé son article pour un ouvrage (coordonné par Hassan), le weekend et puis le samedi, il a été assassiné devant chez lui. Cette pression, je crois que les gens ne se rendent pas trop compte, dans quel climat nous avons vécu, et dans lequel on a continué à construire et à travailler. Et quand j'insiste sur les étapes et la période, c'est rappelé le contexte douloureux. On avait acquis une carcasse et puis ensemble, franchement, on a créé un collectif de chercheurs qui, en plus, n'était pas un collectif fermé, un collectif qui était ouvert et c'est y compris avec eux, en 1996 que nous avons programmé à l'occasion de l'inauguration des locaux abritant ce centre, on a mis en question l'université. C'est quoi l'université aujourd'hui ? Un séminaire national auquel beaucoup de nos collègues ont participé. Bon, c'est publié en tant qu'ouvrage piloté par, à l'époque, par le professeur Guerid Djamel, (décédé). Et ensuite, après ce séminaire, on était en pleine construction je dis bien institutionnelle. Il n'y a rien de plus complexe que ça, parce que vous faites face à, comment dirais-je, à plein d'avis divergents sur qu'est-ce qu'une institution. Chacun voit la recherche à sa manière, pour certains c'est la liberté, c'est je travaille quand je peux, quand j'ai envie. Et puis bon, j'ai la liberté d'identifier mon objet comme je veux. Comment faire travailler ensemble, ce qui pouvait paraître comme étant paradoxal, en amenant des arguments. Je veux dire que oui, c'est bien d'avoir une recherche autonome, mais répondre aussi à la demande sociale, c'est aussi important. Parce que si on ne le fait pas, c'est d'autres qui le feront. J'ai un exemple qui me concerne directement, c'est tous les travaux que nous avons

mené sur la petite enfance. Vous savez, les enquêtes que vous menez au regard des moyens qui sont mis à votre disposition, ce sont quelques écoles, quelques classes que vous pourrez appréhender. Et puis du coup, là, vous avez une proposition entre l'Éducation nationale et l'Unicef de faire une enquête nationale. Et pour nous, c'est le bonheur. Pour nous c'est le bonheur de pouvoir mener une enquête à large échelle, et je ne dis pas simplement de vérifier, mais de valider tout ce que vous avez fait dans des terrains microcosmes. Vous avez besoin de valider vos hypothèses, vos points de vue, vos explications, la construction que vous faites d'un certain nombre de « théories », vous avez besoin de les tester.

**Habib** - Est-ce que vous intégrez les demandes de l'Etat dans ce que vous appelez les demandes sociales ?

**Nouria** - Oui, un centre est fondé et financé par l'État qui a besoin de connaissances pour la prise de décision. Et ce à quoi on répond, c'est, je vais dire, c'est à 95 % des thématiques que nous abordons déjà. Mais c'est, bon je pense à la toxicomanie, aux violences scolaires, sur les femmes. Une enquête nationale nous avait été commanditée par le ministère de la Solidarité. Mais c'était pour nous du pain béni. On prenait très peu d'argent franchement, en retombées sur les chercheurs, très peu. Mais ce qu'on demandait, c'étaient les moyens pour mener une enquête nationale.

**Habib** - Je ne veux pas remettre en question ce que vous dites. Je vous crois sur parole. Mais est-ce que vous pensez que toutes les enquêtes que vous avez réalisées à la demande de l'Etat, vous les avez faites en toute indépendance ? Est-ce que les chercheurs ont travaillé en toute indépendance ?

**Nouria** - Totalement. Je veux dire, c'est ça qui peut vous apparaître comme surprenant. Et quand dans les années 2000, la commission européenne a lancé un appel d'offres, pour le montage d'une unité de gestion de programmes pour soutenir les associations algériennes qui s'intéressent au développement. Evidemment, pour candidater à un financement étranger, vous prenez l'avis de votre tutelle qui nous a dit, il n'y a pas d'inconvénient, vous y allez. Alors, première délégation qui vient : « ah, vous êtes une organisation gouvernementale ». Ben oui, on est une organisation, on est financé par l'Etat et nous sommes une institution publique. Nous ne sommes pas une institution privée, mais nous sommes une institution publique avec, franchement, j'atteste, une entière liberté académique. C'est bon, ce n'est pas bon. Tout dépend du point de vue dans lequel on se place, mais moi ce que je vous fais là, c'est le témoignage de quelqu'un qui a été, donc oui, pendant 22 ans et à aucun moment on nous a dicté des choix en matière d'identification, d'objet de recherche. Et je dis bien à aucun moment. Les pouvoirs publics ont lancé, évidemment, des lois sur la recherche et des programmes quinquennaux. A nous de candidater aux appels à projet, ce qu'on faisait. C'est à travers des projets d'établissements, que vous êtes libre de choisir le thème que vous jugez intéressant. Et nous, on les défend en disant la chose suivante : si vous avez considéré que la question des jeunes dans les années 98 est devenue une question majeure dans la société, notamment avec l'apparition des kamikazes, et les gens n'arrivaient pas à comprendre le phénomène, disant que c'était des jeunes malheureux, qui n'ont pas d'emploi, qui n'ont pas de niveau scolaire, ça se comprend. Mais là, non. Les kamikazes, c'était des jeunes brillants et qui étaient scolarisés, certains ingénieurs, informaticiens, et alors, comment comprendre cette réalité ? Alors ce qu'il y a, c'est que nous, au préalable, depuis déjà les années 90, on avait déjà investi ce champ de recherche de la jeunesse. Quant à un moment donné, des pouvoirs publics se trouvent en face d'une question qu'ils considèrent comme étant incompréhensible, ils se tournent vers les centres de recherche, il faut trouver quelques réponses, quelques

éclairages, mais parce que nous, on a pu identifier nos thématiques au moment où vous (Etat) ne vous y intéressiez pas trop et ça, les chercheurs en fait, ce sont des gens qui vivent dans cette société. Parfois je ne comprends pas l'opposition qu'on fait entre une demande qui provient d'une instance ou d'une institution, et ce que peut proposer le chercheur. La question c'est d'étudier la demande et voir si elle correspond à notre éthique et à nos capacités scientifiques, Le chercheur se saisit des questions qu'il juge comme étant des questions importantes, qu'il faille apporter de l'éclairage et de l'analyse.

**Habib** - Par rapport au CRASC, pourquoi est-ce que j'ai l'impression, alors c'est peut-être ma vision d'optique qui me met en erreur, pourquoi j'ai l'impression que les productions de livres, les productions scientifiques de connaissances sur ce pays, sont si peu nombreuses ?

**Nouria** - Je ne sais pas ce que vous prenez aussi comme élément de comparaison. Nombreux ou pas nombreux. Bon, je vous laisse la responsabilité de votre point de vue. Mais ce que je peux dire, c'est vous êtes en face de plusieurs enjeux et, plusieurs défis, surtout plusieurs défis. D'abord, la recherche, notamment la recherche permanente, c'est quelque chose de très récent. Ça date de 2008, avant, nous avions essentiellement des enseignants-chercheurs : avec la politique d'ouverture de l'université à un grand nombre d'étudiants, les enseignants sont préoccupés presque complètement par l'activité pédagogique. Vous avez les deux tiers du temps que vous consacrez à l'enseignement, un tiers de temps qui vous reste un peu à la recherche. Le fait que, à partir de 2008, il y ait eu le statut de chercheur permanent, même si le chercheur permanent, a été classé dans la catégorie des fonctionnaires, bon là, ça se discute. Mais en tout cas, donner la possibilité à quelqu'un de ne faire que ça, et de se consacrer entièrement, il n'y a pas d'antécédents. C'est un apprentissage. Et cet apprentissage, prend du temps. C'est une relève à assurer. C'est une nouvelle génération qui vient sur le marché du travail et notamment au travail de recherche et en même temps, il fallait construire les supports ou l'écosystème qui permet à ce chercheur de se déployer. Et le troisième point, c'est le pays n'était pas simplement en chantier, certains ont voulu le détruire durant près d'une dizaine d'années. Donc vous voyez tous les défis auxquels vous aviez à faire. Et pourtant, malgré le contexte non favorable, nous avons lancé le premier numéro d'*Insaniyat* en 1997. Quand, très fier d'avoir fait, notre premier numéro, et après avoir envoyé le second, à quelques universités, quelques lettres ont été reçues : « C'est bien, mais on verra. On verra si vous allez continuer ». Ecoutez 2023 on est au 100<sup>e</sup> numéro.

Et ça, ça montre qu'il y a une constance dans l'effort. Il faut qu'il y ait de la continuité. S'il y a un monde dans lequel les ruptures sont malsaines, je pense que c'est le monde de la recherche, qui a besoin de temps, qui a besoin d'accumulation, et qui a besoin d'ouverture. Et c'est pour ça que, même si à un moment donné, moi-même je n'étais pas à l'aise avec moi-même, avec le nombre d'années que j'ai passé à la direction de cette institution, je ne les ai pas vues passer. Un centre de plus de 4000 mètres carrés, construit est le siège actuel.

**Habib** - Vous avez combien de chercheurs maintenant ?

**Nouria** - 80 chercheurs. C'est un centre, je veux dire, dont l'architecture nous a demandé un investissement collectif, énormément débattu de l'architecture, qui est évidemment arabo-mauresque. Il fallait ensuite meubler, etc. Bon, il y a la touche féminine, bien sûr. Il y a le ministre de l'Enseignement supérieur qui était venu inaugurer, et qui a dit, mais comment se fait-il que, y compris la couleur des rideaux, ça change, d'un étage à un autre ? Je lui ai dit, mais ça c'est la touche personnelle. C'est parce que non seulement on s'y intéresse, mais c'est aussi parce que c'est le lieu au sein duquel les chercheurs vont travailler, passer le plus grand temps.

**Habib** - C'est un espace de vie.

**Habib** - Alors je vais aborder avec votre permission la phase des responsabilités politiques. Je sais que vous avez été ministre entre 2019 ...

**Nouria** - 2014 et 2019.

**Habib** - 2014 et 2019. Donc vous sortez du CRASC et vous prenez tout de suite un poste. J'ai tout de suite une question immédiate. Pourquoi vous avez accepté ?

**Nouria** - C'est un peu ce que j'ai dit tout à l'heure. Je pense qu'il y a un sens du devoir qui vous surplombe et c'est, en sus d'être chercheur, j'ai été aussi commis de l'Etat. Voilà. Et en tant que tel, je continue toujours à croire que nous avons des obligations. Et face à ces obligations proposées et je n'ai pas tellement eu le temps ni de réfléchir, ni de m'interroger, ça m'est tombé comme ça. Franchement, il n'y avait aucun signe avant-coureur. J'ai pris ça comme étant, encore une fois, un nouveau défi qu'il fallait relever. Et comme j'ai beaucoup travaillé sur les questions d'éducation, la proposition du secteur à prendre en charge m'a tout de même surprise, je crois que j'ai fait répéter trois fois, que c'est bien à ce secteur-là. J'ai écrit, j'ai fait des enquêtes, je n'ai jamais caché mes opinions. Elles sont formalisées à travers des textes publiés, et donc j'ai supposé qu'on connaissait un peu le sens dans lequel je voulais aller, et que l'état de dégradation dans lequel était l'école, peut-être qu'ils avaient besoin qu'un petit coup de pied dans la fourmilière soit donné.

**Habib** - Juste une question, technique quasiment. Est-ce que ça aurait été possible à ce moment-là de dire : « non, merci, je ne souhaite pas rejoindre le gouvernement ». Est-ce que c'était risqué pour vous ?

**Nouria** - Très honnêtement, ce sont des questions que je ne me suis pas posées.

La question du renouvellement générationnel nous a travaillé de tout temps. Ce n'est pas possible que vous puissiez partir sans que la nouvelle génération soit déjà à l'œuvre. Donc on a monté une post-graduation en 1996 avec l'université de Constantine. Ensuite, non content de monter une post-graduation, une école doctorale nationale en anthropologie en collaboration avec six universités dans le pays a été pensée et mise en œuvre, des collègues venant d'ailleurs et d'ici, ont contribué à l'encadrement des ateliers méthodologiques organisés, quasi de manière hebdomadaire. Le CRASC jouait un rôle fédérateur de regroupement des chercheurs venant de tout le territoire national et même de l'étranger. Ensuite, nous avons répondu à un appel d'offres lancé par le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales, qui est basé à Dakar pour la publication de la Revue africaine des livres (ARB). En 2004, le marché a été obtenu. Cette deuxième revue où l'ancrage africain était pour nous essentiel. Je veux dire, qu'il fallait absolument regarder du côté de l'Afrique parce que les mêmes expériences, souvent la même volonté ou le même souci d'avoir une perspective endogène du développement des sciences sociales était partagée. Dans l'organisation des activités des chercheurs, il a fallu imaginer, y compris la façon de travailler des chercheurs. Proposer le crédit horaire a été la solution. C'étaient des fonctionnaires. Or, fallait-il, soit les contrôler en tant que fonctionnaires ou au contraire, leur donner la possibilité avec la formule du crédit horaire de s'investir à leur rythme, vous venez quand vous voulez, l'essentiel c'est au moins d'honorer les engagements. Ils pouvaient venir les jours fériés, tout était comptabilisé. Alors ça, c'est extrêmement important. Organiser des grands colloques comme sur l'état des savoirs, publier sur les sciences sociales dans le monde arabe. Je n'ai pas senti le temps passer

parce qu'en fait, le travail se faisant en partage, avec mes collègues, bon même si ma posture était celle de responsable du pilotage. Mais la confiance placée en vous, l'est aussi parce que vous ne comptabilisez pas votre temps et que vous mettez presque votre carrière entre parenthèse. Oui, ma carrière a été très, très longue. Le DEA, la thèse d'habilitation universitaire, je l'ai soutenue en 2012. J'ai commencé à travailler en 1973. Donc ce qui fait que tout m'a pris un temps fou. Mais parce que je n'étais pas de celles à venir à mon bureau pour travailler sur mes projets, je considérais qu'il fallait travailler pour soi entre 5h du matin et 9h, c'est ce que je faisais, ou quand je sortais du bureau, c'est-à-dire souvent à partir de 18h-19h le soir. Je veux dire ça, c'est un deal, c'est mon engagement, c'est aussi mes valeurs.

**Habib** - Donc le ministère est venu dans la logique des choses.

**Habib** - Je sais que vous avez été très attaquée, et j'ai lu pas mal de choses et je sais jusqu'où les insultes et les agressions sont allées. Est-ce qu'aujourd'hui vous pensez que vous avez bien fait, a posteriori bien sûr, que vous avez bien fait d'accepter et que vous ayez rempli votre contrat, avec vous-même, non pas avec le gouvernement. Ça, c'est une autre histoire.

**Nouria** - Avec moi-même, je pense que je l'ai fait parce que je n'ai pas calculé mon temps. J'étais en permanence dans les *wilayat*. J'ai visité au moins deux fois chaque ville, sur un territoire de plus de 2 millions de km<sup>2</sup> plus de 10 millions d'élèves et puis 700 000 fonctionnaires. Ça, ça vous donne une idée. Je n'avais que le vendredi pour moi. Je dis bien que le vendredi et parfois même le vendredi, je prenais la route en déplacement dans les *wilayat*. Je crois que parmi les effets positifs qui me sont renvoyés, vous savez, je continue encore à être interpellée dans la rue, mais pour prendre des photos, je sens une empathie extrêmement importante et ça, vraiment, ça, c'est un bonheur que vous ne pouvez pas mesurer. C'est d'avoir redonné confiance, que les choses étaient possibles. Ça ne veut pas dire que tous les projets ont été réalisés, mais juste de savoir qu'il était possible de faire autrement. Rêver d'une école de qualité est important pour travailler. Et le fait que l'école ait été au centre des débats du citoyen ordinaire, pour moi, c'était un effet très positif. Tout le monde se sentait concerné, non exclu. L'information était donnée par tous les moyens, les réseaux, le tweeter, les conférences, la radio... Nous avons fait un travail de communication très intense. C'est peut-être ça aussi qui m'a valu autant de critiques. Parce que les conservateurs qui, eux, ne sont pas en accord avec l'ouverture de l'école, l'école républicaine, démocratique, qui maîtrise non seulement la langue arabe mais qui maîtrise aussi la langue tamazigh, les langues étrangères... Vous savez, j'ai été interpellée pas seulement au travers des médias, mais y compris intensément à travers le Parlement ; j'avais deux ou trois questions par semaine, auxquelles il fallait répondre, soit oralement, soit par écrit.

**Habib** - Vous répondiez ?

**Nouria** - Toujours, parce que j'estime que si une question m'est posée, je suis dans l'obligation de répondre. Et surtout, je suis dans l'obligation d'expliciter ce qu'on est en train de faire, pour leurs enfants.

**Habib** - Et aussi c'est une manière de répondre aux attaques non ?

**Nouria** - Complètement. La transparence, pour moi, c'est une règle que je me suis imposée. Certains me disent qu'il ne fallait peut-être pas trop parler ou réagir. Mais non, j'ai dit l'école c'est l'affaire de tous. Je ne vois pas pourquoi elle serait l'affaire des spécialistes, c'est de

l'affaire de tous, les mamans, les sœurs, les pères. Ils ont tous envie de comprendre. Et je pense qu'on a pu leur donner en tout cas des clés, des clés de compréhension. Et plein de mesures ont été prises, même si ce n'était pas visible à l'époque, mais maintenant, quand je suis interpellée, on me dit : si on vous avait laissé le temps... Je dis bon, l'école c'est sur le long terme. Pour quelqu'un qui a envie de faire une carrière en tant que politicien, ce n'est peut-être pas à l'éducation qu'il faut aller. Parce que pour recueillir les résultats, c'est vraiment sur le long terme, et sur le long terme, à condition il n'y a pas de *tabula rasa*, où il faut recommencer à zéro.

**Habib** - Alors, vraiment par honnêteté. Moi, quand j'ai parlé, j'ai dit à certaines amies, femmes et hommes, il y a trois ou quatre, algériens ou algériennes, quand je leur ai dit que j'avais un rendez-vous pour une interview avec vous, ils m'ont dit : mais qu'est-ce que tu vas chercher chez une femme de gauche qui a accepté de travailler avec un gouvernement de l'ex-président Bouteflika ? Qu'est-ce que vous répondez ? Moi, je sais pourquoi je suis venu vous voir !

**Nouria** - Oui. Alors, je suis peut-être plus dans l'état d'esprit de « l'acteur et le système », de Crozier et Friedberg. C'est à dire là où vous êtes, vous avez des marges de manœuvre. Et se cacher derrière une argumentation qui, à mon sens, n'a pas de sens, et ce que je défends, c'est que là où on est, et quelle que soit notre posture, on peut faire des choses. Ça veut dire que je crois en la capacité d'être un acteur. Et les difficultés, je les affronte. J'ai des ennemis, je débats avec eux. C'est quand il aurait été impossible de faire quelque chose, croyez-moi, j'aurais démissionné. Mais c'est l'inverse qui m'a étonnée. Figurez-vous. C'est que quand vous passez ministre, vous aussi vous avez des préjugés, en vous disant que vous allez recevoir des notes tous les matins... Rien. J'atteste aussi comme directrice, comme directrice d'un centre de recherche de cette autonomie.

Et comme ministre. À aucun moment, et là aussi, en mon âme et conscience, à aucun moment je n'ai eu un coup de téléphone sur : vous auriez dû faire ça au lieu de faire ça. J'estime que la maturité acquise grâce à l'expérience, grâce à nos lectures, grâce à nos travaux de recherche, nous rend sage. Mais en même temps, ne pas surfer sur les opinions dominantes, mais au contraire savoir les affronter. Et quand vous savez faire face... Bon, j'ai eu du bonheur. Franchement, j'ai fait cinq années, et à chaque déplacement, je rencontre les chefs d'établissement, je fais une réunion avec eux. Je me réunis avec les inspecteurs, et je me réunis avec les syndicats. Et les syndicats je les laisse toujours à la fin parce que pour moi, il n'y a pas de temps horaire pour les syndicats. Et c'est comme ça que je leur explique. Je leur dis si je vous vois à partir de 18h - 19h, c'est parce qu'on peut aller jusqu'à minuit-1h. Ça ne me dérange pas. Et chaque fois je vais vous dire franchement, quand vous allez dans les écoles, vous discutez avec les enseignantes, avec les élèves... Il y a un trop plein, je n'ai pas encore d'ailleurs fait le tri dans ma tête parce que je n'étais que dans l'accumulation, dans le fait de donner et de recevoir. On recevait beaucoup en contrepartie. Je vais vous dire, ça vous laisse modeste. Et les préjugés que nous pouvons avoir sur un gouvernement, sur un mode de fonctionnement politique, c'est vrai qu'il y a une. On peut avoir une vision macro, mais moi j'ai été toujours pour une vision méso et micro. C'est plus confortable de rester chez soi « avec les mains propres » que de prendre des risques en s'occupant de l'éducation de plus de 10 millions d'élèves, dans une école que Boudiaf a caractérisé de sinistrée. L'école est en même temps un projet de tous les jours et à long terme ; même si certains préfèrent « garder les mains propres » et attendre « le grand soir » et l'arrivée d'un « prince vertueux » pour commencer à s'en occuper. Les générations de jeunes qui s'écoulent, ne vous attendront pas !

**Habib** - Vous étiez soutenue au sein du pouvoir ? On ne vous appelait pas, mais est-ce que

vous étiez soutenue ?

**Nouria** - Je pense que je devais l'être peut-être parce que beaucoup considéraient que l'école était dans une impasse et qu'elle constituait *ad vitam aeternam* la chasse gardée du courant conservateur qui en usait pour la reproduction dans la société. Je pense que je devais l'être, parce qu'il est tellement plus facile de vous dire : « il ne faut pas faire comme ça, il faut faire autrement », et publiquement de devoir démentir votre démarche. Ils se sont au contraire, et je pense qu'il y a eu une appropriation, il y a eu une compréhension, même si je reconnais que, avec le recul, il y a peut-être des questions qui n'étaient pas mûres et que j'ai abordées. Parce que le va-et-vient continu entre le chercheur et le politique que j'étais, parce que je lisais le soir, sans oublier que j'étais aussi à l'écoute de tout ce qui s'écrivait, de certaines campagnes violentes qui ont été lancées, pour moi j'ai considéré peut-être maintenant, avec le recul, peut-être comme étant non mûres, parce qu'il n'y a pas eu l'investissement nécessaire attendu d'un secteur qui était l'université. Alors quand vous avez des politiques qui traitent de questions, considérées comme taboues, les universitaires étaient plus dans l'expectative, majoritairement. Certains non, il y en a qui ont écrit, mais à mon humble avis, de manière insuffisante. Ils sont restés très confortés, comme vous venez de le dire, dans votre idée, c'est un gouvernement, on sait dans quel sens il va, donc ils font leurs petites affaires, et ce n'est pas la peine qu'on s'en occupe. Ça pour moi, c'est une attitude de confort. Et que moi personnellement je passe mon temps à me remettre en cause en permanence. J'ai beaucoup d'ambition pour l'école, d'amour pour les enfants, je les adore. C'est pour ça, peut-être, que je ne calcule ni mon temps ni rien. Mais en même temps, les intérêts personnels, les carrières personnelles, les égos existent, certains sont pourris par leur égo. Et ça ne veut pas dire qu'ils ne sont pas intelligents mais ils ne peuvent rien faire. Alors si vous avez à choisir entre un grand maître avec un égo surdimensionné et quelqu'un peut-être de plus modeste, plus pratique, plus pragmatique que je prétends être, en tant que femme, quand on est femme comme moi, on est tout le temps en remise en cause en permanence de sa posture, de ses positions... Est-ce que ce que je vais faire, c'est bien ? De me poser des questions, ne pas être dans l'assurance et, dans le confort.

**Habib** - J'aurais encore 50 questions à vous poser, mais je vais m'arrêter à la dernière. Est-ce que vous êtes heureuse de votre bilan ? S'il fallait faire le bilan aujourd'hui. A titre personnel, à titre social, à titre professionnel, à titre de chercheuse, et à titre de femme, très important ?

**Nouria** - Oui, je crois que j'ai une certaine fierté. Une fierté de ce que j'ai fait sur le long terme. Que je n'ai pas triché. Et puis le regard des autres aussi, vous conforte dans cette fierté. Et Dieu sait que ce n'était pas dans un climat, disons sain. Le climat dans lequel j'ai travaillé était un climat hostile. Même en tant que directrice de centre de recherche, le nombre de lettres anonymes de collègues d'articles de presse... C'est sans égal. Et quand je suis passée dans le politique, là, c'était pareil. Donc de travailler dans un climat de conflictualité et de s'en être sortie, de ne pas être arrivée dans un hôpital psychiatrique. Je crois que ça a été possible parce que, en fait, j'habitais dans une bulle que je m'étais construite. Voilà. Quand je fais quelque chose, je rentre dans une bulle. Je me protège psychologiquement.

**Habib** - Est-ce que si c'était à refaire, est-ce que vous referiez tout exactement comme votre vie s'est passée ?

**Nouria** - Oui. Vraiment. A tous points de vue. Bon, il y aura peut-être juste des nuances à faire. Mais sinon, globalement, vraiment, bon, on n'a pas beaucoup parlé recherche, mais il y a des travaux, *maalech*. Mais disons, je crois que là aussi il y a une division de travail. Il

faut accepter aussi qu'il y ait des entrepreneurs dans la recherche, comme existe le chercheur solitaire qui lui, finalement si vous le mettez dans le management et il ne s'en sortira pas. C'est une catastrophe même. Alors, si on accepte qu'il y ait une division du travail nous sommes tous utiles. Mais ce qui est important, c'est qu'il y ait de l'éthique dans notre travail, qu'il y ait du respect de la dignité des gens. Et puis, de dire aussi qu'une société a besoin de nous. Et je crois qu'honnêtement... Je suis partie chez le serrurier, et le type il me regarde, il me dit : c'est bien vous ? *Bsalamat*. Et ça signifie dans leur tête, vous ne pouvez pas faire de la politique si vous n'êtes pas corrompu. Je lui ai dit, je peux être parmi les cas d'exception, mais en même temps, il faut attendre que tout soit prouvé pour ceux qui en sont accusés. Voilà. Parce que bon, les luttes idéologiques, et en même temps les luttes de clans, franchement ne servent pas à grand-chose. Alors bon, si on se met d'accord, sur un contrat à mener. Avec les syndicats nous avons rédigé une charte d'éthique et qu'ils ont signé. Ça n'a pas été apprécié à sa juste valeur, malheureusement. Il n'y a peut-être qu'un journal qui a sorti la photo de l'événement il y a une nécessité d'un contrepouvoir. C'est fondamental. Autant j'étais en désaccord avec les syndicats, autant je les considère comme étant nécessaires. Parce qu'il y a un danger quand vous êtes à un poste de responsabilité. Le danger, c'est de vous croire comme étant le seul détenteur de la vérité. Or, la vérité a besoin d'être confrontée à d'autres vérités qui sont plurielles. Et dans cette démarche-là, et aussi, à mon sens, l'humilité est fondamentale. C'est à dire vous considérez que chacun apporte quelque chose. Alors ça va de quelqu'un qui a un poste de secrétaire jusqu'à celui qui a le titre de professeur. Et cette complémentarité, non pas cette égalité, mais cette complémentarité entre les uns et les autres, c'est ça qui peut faire naître, non seulement de la confiance, mais du respect. Et de considérer qu'on construit ensemble, on ne fait jamais seuls. Je me suis beaucoup sacrifiée, mais très honnêtement, vous le faites parce que vous savez qu'il y en a d'autres qui sont avec vous et font comme vous.

**Habib** –J'ai oublié d'aborder la question de la recherche. Vous avez produit, vous avez publié. Est-ce que c'est faux, si je résume votre travail à la sociologie de l'éducation ?

**Nouria** - Non pas que ça. En fait, j'ai commencé effectivement mes travaux en mettant l'école, la formation, le système éducatif au centre de mes préoccupations. Et j'étais dans une approche vraiment macro, dans une approche, de l'école de la reproduction. En fait, c'était notre modèle. C'était Bourdieu, Passeron... Et petit à petit, après avoir fait, démarré mes enquêtes de terrain, après avoir confirmé que c'est les petites gens qui se retrouvaient par exemple dans l'enseignement technique, jamais vous ne trouverez un fils d'avocat ou une fille de médecin dans l'enseignement technique, vous le trouvez ailleurs. Mais quand vous avez dit ça, qu'est-ce que vous dites. Alors disons l'insatisfaction par rapport à cette démarche un peu macro m'est venue, et je pense que c'était un courant d'ensemble dans toutes les sciences sociales. Où les explications, je veux dire, générales n'avaient plus cours. Alors finalement, le recours à l'acteur social, c'est-à-dire de revenir finalement aux études qualitatives et en prenant l'acteur comme étant au centre des préoccupations, de savoir mais qu'est-ce que cet acteur fait de ce qu'il trouve et de ce qu'on lui propose ? Alors donc, c'est là où j'ai beaucoup travaillé avec les lycéens. J'ai travaillé avec les jeunes, j'ai travaillé avec les femmes, les femmes entrepreneurs également, et qui, à chaque fois et quelle que soit la catégorie, vous renvoient une richesse et qui vous permet justement de construire souvent *ex post* nos hypothèses de travail, et non pas par avance. Donc partir, partir uniquement avec des grandes lignes. Mais pas avec le terrain comme prétexte à la justification ou à la validation de quelque chose que vous savez déjà. Il y en a beaucoup qui le font. Ils sont là aussi dans une situation de confort. Quand ils viennent parler de l'école, c'est les grands agrégats. Là aussi on ne prend pas de risque, on reprend les grandes théories. Mais lorsque vous pénétrez à l'intérieur de la boîte noire, et lorsque vous faites des dizaines et dizaines d'heures d'écoute, même des enfants, j'ai fait des workshops même

avec des enfants de dix ans, c'est autre chose.

Ça aussi c'était, je veux dire que l'intérêt, c'est toujours la posture, vous êtes en découverte permanente de fabrication des données, bien sûr, et dans laquelle, par exemple, un enfant, est frappé. Il considère que son père, sa mère, le frappe, c'est normal. Mais pas l'enseignant. Une attitude de non-acceptation par rapport aux méthodes utilisées par certains enseignants, mais la même méthode est considérée comme étant légitime dans un espace parental. La place qu'occupe la famille, y compris quand elle use de la violence entre guillemets vis à vis, des enfants, ils disent c'est pour nous remettre sur la bonne voie. Alors, passer de l'institution, de la structure, aux acteurs a été dans mon itinéraire de recherche, un élément fort. Et la seconde, c'est de passer des références essentiellement francophones à des références également anglophones. La découverte, disons, des écrits aussi bien des Anglais que des Américains et aussi des Africains m'a enrichie la perspective, et m'a sortie d'une sorte de fatalité, d'un système modelisé. On sait ce que ça va produire donc à la limite ce n'est même pas la peine d'aller faire des enquêtes. Partir donc de la société, des frémissements de la société, de ce que veut la société au travers de ses acteurs. Voilà, ça a été ma démarche à moi.

**Habib** - Sur le terrain comment, comment vous faites la recherche ? Vous avez un carnet, vous avez un enregistreur, vous retenez tout dans votre tête ? Comment vous menez vos enquêtes ?

**Nouria** - Enregistrement et prise de notes. Je ne peux pas me départir du stylo et de la feuille.

**Habib** - Vous les avez en permanence et vous notez au fur et à mesure.

**Nouria** - Oui. Alors ce que je note souvent, en sus de l'enregistrement, c'est en fait ce que me suggère in situ. Quand mon interlocuteur est en train de parler, ça me suggère des réponses, des analyses, et souvent des fils conducteurs à des papiers qui me sont venus comme ça, en écoutant. Mais il faut qu'immédiatement je puisse le noter. Parce qu'après, vous perdez le fil.

Et sinon souvent c'est sur le terrain même. Mais sur le terrain, c'est divers, on est allés dans des immeubles, j'ai pris des rendez-vous avec des entrepreneurs chez elles. Et c'est cette posture de découverte où vous êtes tout le temps qui fait que ce n'est pas un métier anodin. Et puis surtout, ce n'est pas un métier routinier.

**Habib** - Oui, ça, c'est l'avantage ou le privilège. Vous avez vos carnets de notes ?

**Nouria** - J'en ai pas mal.

**Habib** - Vous les classez ? Vous prenez soin de vos carnets de notes ?

**Nouria** - Alors, mes carnets ça va. Depuis mes carnets de recherche, mes carnets de notes quand je suis en réunion, mes carnets de notes quand je suis en déplacement quand j'étais ministre, vraiment, quand je relis au fur et à mesure, je vois un peu parfois des préoccupations qui m'ont totalement échappées et que je retrouve quand je prends immédiatement des notes suite à des interventions, suite à un débat. Une idée que je n'avais pas, à laquelle je ne pensais pas du tout, mais qui m'est totalement suggérée. Alors c'est pour ça que je considère en fait que ce qui est intéressant dans la recherche, c'est la mise

à contribution de l'intelligence collective. La recherche en isolé, bon, à mon sens, on l'a terminée quand on a terminé sa thèse. Mais après, c'est la joie de partager, de réfléchir, de réfléchir à voix haute, elle est essentielle. Et moi, je leur dis très souvent que, parce que bon, on m'attribue une qualité de pouvoir tirer des fils conducteurs dans les réunions ou groupes de travail. Je leur dis, attendez le fil conducteur c'est vous qui me le donnez. Moi, disons, j'ai un peu l'avantage de le formaliser, de l'intégrer dans un système d'interprétation que j'ai. Et ça, ça forge en vous une qualité importante.

**Habib** - Est-ce que madame la ministre consultait les carnets de notes de la chercheuse ?

**Nouria** - Pas les carnets de notes de la chercheuse, mais surtout ses notes de lectures. Beaucoup. Je n'ai pas arrêté de lire parce que je suis tout le temps, très souvent dans des situations de doute. Et donc j'ai toujours besoin de tester aussi mes idées. Je fais des propositions, je vois comment c'est.

**Nouria** - Donc je ne suis pas dans la certitude du tout.

**Habib** - A moins que j'aie oublié quelque chose, je crois que j'ai fini. Je vous remercie encore. Vraiment. Sincèrement. Merci pour tout.

**Nouria** - Merci à vous.